

de du Fr. Mills, éditeur, prote de "la Trompette", journal de bataille, qui, dès la semaine suivante, lança des articles projectiles, qui commençaient comme ceci : "Nous regrettons de dire... Agression papiste... — Confessionnal... — "Antéchrist..., etc., etc." qu'on lisait avec avidité et discutait partout, si bien, qu'à force de souffler sur l'étincelle, le feu prit et tout Thabor flamba. Mais l'Irlandais ne partit pas.

Il n'avait pas d'amis, il n'avait que la loi pour lui et force fut à l'hôtelier de l'héberger. Thabor sympathisa beaucoup avec ce dernier. Mais à tous les regards froids, à toutes les bouches dédaigneuses, un franc et sincère sourire venait toujours répondre.

Une clique s'organisa, sous la direction de Tom Taylor, presque le bouc émissaire de Thabor, pas tout à fait cependant, car il n'y avait que des saints à Thabor. Les autres saints se tinrent cois, lorsque Tom exposa, devant eux, ses plans et ceux de ses gaillards compagnons, pour se débarrasser du papiste. Mais, un matin, quand Tom apparut sur la rue, avec une paire de yeux au beurre noir et ses amis, les gaillards, portant encore des marques incontestables de taloches bien appliquées, et des traces de culbute d'en bas du quai de la gare, un plus large sourire et des dents bien blanches parurent sur la joviale figure, dans l'encadrement du guichet aux billets. Sans autres questions, cette fois, Thabor apprit que la "Société de culture physique" de Tom Taylor était dissoute, mais l'Irlandais ne partit pas.

Le cercle "Deborah" n'avait pas été inactif. Des résolutions de haute approbation avaient été votées au Fr. Ezéchiel, pour ses combats apostoliques ; la Soeur Watt avait prié longuement et la Soeur Strong avait adressé quelques pamphlets foudroyants au chef de gare, qui les avait acceptés avec ce sourire habituel... et on n'en avait plus entendu parler. On pria davantage, mais chaque dimanche, le gros Irlandais,

tourne le dos à l'église des Martyrs, pour marcher ses cinq milles, jusqu'à l'église catholique de Zélon.

Au milieu de tout ce trouble, arriva soudain les premières rumeurs de la guerre et la campagne anti-papiste fut presque abandonnée dans l'excitation du moment: le jeune Hank Wood, fils d'Ezéchiel, s'était enrôlé avec cinq compagnons et partait pour l'armée.

Alors se succédèrent les longs jours d'attente et d'anxiété — durant lesquels les nouvelles de la guerre furent régulièrement postées sur le grand tableau noir, dans la gare du chemin de fer, près du bureau télégraphique, et Thabor oublia sa bigoterie, juste le temps d'aller les lire.

Pas une lettre de Hank à son père, mais le vieillard n'adressa jamais une parole à l'homme qui préparait ces bulletins si soigneusement.

Les mois se passèrent, et, enfin, une lettre du fils d'Ezéchiel arriva: "Il avait eu les fièvres, mais il était bien à présent, retourné à son régiment à Cuba. Il avait été soigné pendant sa maladie, et ramené à la vie, par des femmes qu'il appelait "des anges". Il décrivait leur étrange costume, leur chapelet pendu au côté, leur croix, etc... et le vieil Ezéchiel, en lisant tout ceci, frémissait pour son fils. Dans quelques jours, il devait y avoir bataille, disait Hank en finissant.

Elle eut lieu.

Le vieux eut des nouvelles de la bataille d'El-Caney par le Frère Watt, les bulletins étaient à l'affiche: "Je n'ai pas pu lui en dire davantage", disait, d'une voix embarrassée, le Fr. Watt au Domini. Ezéchiel alla lire pour lui-même. En le voyant passer, les hommes touchaient leur chapeau avec un respect silencieux, inusité, mais il ne remarquait rien, car la vision de son enfant avait absorbé tout son être. Il le revoyait avec ses grands yeux bleus, ses lèvres roses, ses cheveux aux reflets d'or, encore tout bébé et riant sur ses genoux. Le seul enfant qui lui restait après la mort

d'Annie, inconscient il l'appelait : "Hank! Hank!" comme s'il l'avait déjà perdu.

Il y avait foule autour du grand tableau noir, quand il approcha, les hommes discrètement se reculèrent, le laissant seul. Les nouvelles confirmaient la victoire aux Américains. Lentement il lut l'entête, comme s'il hésitait à tout lire, de plus, ses yeux étaient plus faibles que d'habitude, aujourd'hui. Enfin, il lut jusqu'au bas de la colonne, là se trouvait la liste des morts. La première ligne portait : "Tué dans la bataille, Henry Wood, Compagnie K., 14<sup>me</sup> Infanterie."

Le Fr. Ezéchiel s'étonna d'avoir lu et relu cette ligne avant de s'abattre? Là, entre lui et ce grand tableau noir, s'élevait encore une vision d'enfant aux yeux bleus, aux cheveux blonds nimbant d'or cette tête chérie et flottaient dans ses yeux, pleins de joie, dans ses petites oreilles, il crut l'entendre encore crier : "Papa! papa! comme autrefois, sur ses vieilles joues, il sentit les touches si douces de ses caresses enfantines ; il tendit les bras pour le recevoir, mais les cheveux étaient teints de sang! Un sanglot s'échappa du cœur d'Ezéchiel et sur son visage pâle apparut une de ces douleurs sans limite que les mots ne peuvent plus exprimer. Certes, il était patriote, mais jusqu'à ce jour il ne savait pas ce que ça signifie, ce qu'il en coûte!

Derrière le vieillard, son sanglot reporta un écho — un autre aussi avait du chagrin — et Ezéchiel Wood sentit qu'il avait un compagnon dans sa douleur ; il se retourna et, à travers le guichet aux billets, il vit le chef de gare, qui pleurait anéanti sur une chaise, sa casquette à côté sur ses livres, la tête cachée dans ses mains.

Ezéchiel, sans bien saisir, regarda autour de lui et quelqu'un, silencieusement s'approchant lui montra du doigt, sur la liste, juste au-dessous du nom de son fils: "Tué à la bataille, Charles O'Brien, Comp. K., 4<sup>me</sup> Infanterie." D'un signe de tête